



Daniel Jeremy Silver Collection Digitization Project

Featuring collections from the Western Reserve Historical Society and
The Jacob Rader Marcus Center of the American Jewish Archives

MS-4850: Daniel Jeremy Silver Papers, 1972-1993.

Series IV: Writings and Publications, 1952-1992, undated.

Sub-series A: Books, 1961-1990, undated.

Reel
69

Box
22

Folder
1375b

Images of Moses, French translation by Denise Meunier,
manuscript, pages 151-250, undated.

Le judaïsme rabbinique accepte la notion d'une révélation unique et englobant tout, rejette la moindre possibilité d'une autre, dans l'avenir et prise donc plus la fidélité que la créativité.

Chapitre VI

A la grande et continuelle déception des rabbins libéraux qui veulent appeler leurs communautés à repenser, à réexaminer la tradition dans la mesure même où elles s'y investissent sérieusement, le seul livre de la littérature pour cet engagement est défini comme un Torah dans les actes et les croyances.

Pratiquer les rites rituels dans le passé juif et étudier un seul thème comme nous l'avons fait, c'est reconnaître que l'image d'une Torah unique et indivisible est l'axe de ces idées-forces au moyen desquelles un groupe exprime sa conception de la structure essentielle de la réalité, une idée si puissante que le groupe ne sent interpellé par aucune "preuve" du contraire. En bref, un mythe. Analyser le traitement de Moïse pendant la période talmudique - en gros les sept premiers siècles de notre ère - c'est reconnaître qu'il acquiert une personnalité entièrement nouvelle, que de nouveaux incidents sont ajoutés à sa vie, qu'il reçoit un nouveau nom et une nouvelle personnalité. C'est constater aussi qu'il n'existe aucun indice permettant de penser qu'un fidèle quelconque ait exprimé alors sa surprise devant cette étonnante transformation. L'apôtre

de Dieu, Ich-elohim est désormais Mosche Rabbenou, Moïse notre Rabbîn. Dans la Bible, Moïse est le fidèle serviteur de Dieu; Mosche Rabbenou sert Dieu et les besoins affectifs les plus profonds d'Israël. Être hybride, il est en partie humain, en partie divin, en partie figure majestueuse du passé, en partie

Le judaïsme rabbinique accepte la notion d'une révélation unique et englobant tout, rejette la moindre possibilité ^{de} ~~g'~~ d'une ^{autre} ~~autre~~ dans l'avenir et prise donc plus la fidélité que la créativité. A la grande et continuelle déception des rabbins libéraux qui veulent appeler leurs communautés à repenser, à réexaminer la tradition dans la mesure même où elles s'y investissent sérieusement, le seul terme de la littérature pour cet engagement est techouvah (littéralement repentir) expressément défini comme un retour aux normes de la Torah dans les actes et les croyances.

Pratiquer une coupe verticale dans le passé juif et étudier un seul thème comme nous l'avons fait, c'est reconnaître que l'image d'une Torah unique et universelle est l'une de ces idées-forces au moyen desquelles un groupe exprime sa conception de la structure essentielle de la réalité, une idée si puissante que le groupe ^{ne} se sent interpellé par aucune "preuve" du contraire. En bref, un mythe. Analyser le traitement de Moïse pendant la période talmudique - en gros les sept premiers siècles de notre ère - c'est reconnaître qu'il acquiert une personnalité entièrement nouvelle, que de nouveaux incidents sont ajoutés à sa vie, qu'il reçoit un nouveau nom et une nouvelle ^{identité} ~~personnalité~~. C'est constater aussi qu'il n'existe aucun indice permettant de penser qu'un fidèle quelconque ait exprimé alors sa surprise devant cette étonnante transformation. L'homme

de Dieu, ich-elohim est désormais Mosche Rabbenou, Moïse notre Rabbin. Dans la Bible, Moïse est le fidèle serviteur de Dieu; Mosche Rabbenou sert Dieu et les besoins affectifs les plus profonds d'Israël. Etre hybride, il est en partie humain, en partie divin, en partie figure majestueuse du passé, en partie protecteur toujours présent.

Le terme Rabbenou nécessite quelque explication pour ceux qui, se fondant sur leur amitié pour un rabbin, supposent qu'il désigne un professionnel de la synagogue, qui préside des cérémonies, officie aux mariages et aux funérailles, conseille les fidèles dont la vie est ^{envahie} ~~envahie~~ par les difficultés. Il ne s'agit pas non plus d'un simple titre honorifique pour le prophète de la Torah, affirmant sa maîtrise du savoir qui, pour les sages talmudiques, faisait partie de celle-ci. Rabbenou vient du substantif rav qui signifie "grand" en hébreu biblique. Son sens premier est "celui dont nous reconnaissons l'autorité." Pendant les décennies suivant la destruction du Temple, le titre de rav, rabbin, fut adopté par les sages, héritiers de la tradition pharisienne, pour exprimer et renforcer l'autorité qu'ils revendiquaient sur la vie religieuse de la communauté. Quand ces mêmes sages commencèrent à appeler Moïse Rabbenou, ils le créaient en fait à leur image, de manière à pouvoir s'attribuer son autorité en matière de Torah et prétendre en même temps que sa puissance, sinon sa personne, était toujours présente et disponible.

A l'époque talmudique, le rôle du rabbin couvrait un champ d'activités religieuses qui comprenait certes l'interprétation de la Torah et les cérémonies religieuses, mais allait bien

au-delà. Les rabbins de Palestine et les rav de Perse savaient qu'ils étaient des virtuoses religieux et considérés comme tels - dotés par leur ^{science} ~~science~~ de la Torah du pouvoir de bénir et de maudire, d'interpréter les rêves, de prédire les événements, de guérir les malades, d'exorciser les esprits mauvais, voire de ressusciter les morts. Nombre de ces hommes avaient également une certaine réputation comme astronomes et maîtres de l'occulte, voyants, ^{fabriquants} ~~fabricants~~ d'amulettes, faiseurs de pluie et intercesseurs. Ces pouvoirs magiques ne portaient nul tort à la science d'un rabbin ni à sa réputation morale. Bien plus, ils provenaient de ses connaissances et des mérites acquis par une discipline de piété. Nous avons parlé dans le dernier chapitre de l'idée nouvelle selon laquelle la révélation du Sinaï comprenait un Enseignement réservé aussi bien que la Torah rendue publique. Les rabbins prétendaient posséder cette science secrète et, par elle, l'autorité voulue pour gouverner, ainsi que la capacité de faire des miracles.

Mosché Rabbenou est le père et prototype des saints personnages érudits et puissants qui, au cours des siècles cataclysmiques suivant la destruction du Temple (+70) et la fin abrupte du pouvoir sacerdotal effectif, devinrent des chefs religieux, craints et vénérés. Progressivement ils amenèrent la communauté à partager leur conception de la Torah et à reconnaître leur autorité pour imposer les préceptes de celle-ci. Mosché Rabbenou versé dans la halakha, est ^{l'âme} ~~l'âme~~ de toutes sortes de connaissances secrètes qui lui permettent de faire ce qui est refusé aux simples mortels, charismatique au sens premier du terme, (Il est) homme doté de pouvoirs divins. Et comme nous le

découvrirent, parce qu'il est Moïse, donc un prototype, il dépasse le stade ultime de charismatique; il participe d'une certaine façon à la divinité. *le tallit tous les matins*); le

Un récit rabbinique du meurtre du surveillant égyptien illustre le genre de pouvoirs spéciaux associés à Mosché Rabbenou. Doué de voyance, il connaissait les nombreux crimes que cet homme avait commis. Grâce au don de seconde vue lui découvrant l'avenir, il savait que si ce misérable vivait, il engendrerait une lignée sans fin de misérables. Mosché Rabbenou n'eut qu'à prononcer le Nom Secret de Dieu et le surveillant tomba, foudroyé (Ex. R1: 29). Notre formation nous fait considérer de tels scénarios comme des légendes pittoresques attestant la crédulité de l'époque et ils le sont effectivement. Mais il faut répéter que les sages, aussi bien que les masses, croyaient à ces aggadot. Elles étaient acceptées comme des éléments de la Torah Orale reçu par Moïse sur le Sinaï.

Le terme de aggadah demande à être analysé avec plus de précision que nous l'avons fait jusqu'à présent. La définition habituelle fait dériver le substantif d'une racine signifiant "raconter" et définit la aggadah comme les matériaux non-juridiques dans la littérature talmudique - des anecdotes, vignettes et commentaires édifiants, spéculatifs, théologiques, historiques, mystiques et ésotériques de la Torah Orale. La plupart des définitions ajoutent qu'ils étaient considérés comme une littérature suggestive et d'imagination, plutôt que comme des faits sûrs. Un principe rabbinique d'interprétation bien connu déclare: "Nous ne tirons pas de conclusions juridiques contraignantes des aggadot" (d. Peah 2: 6). Les principales raisons

de cette méfiance étaient une prédilection marquée pour des images d'un anthropomorphisme éhonté ("Dieu pleure quand Israël est exilé", "Dieu met le tallit tous les matins"); le récit d'histoires incroyables sur les personnages bibliques (Moïse marchait et parlait à un jour, refusait de se soumettre à l'Ange de la Mort) et l'usage d'histoires allant à l'encontre des pratiques établies, comme celle d'Ezéchias supprimant un livre de remèdes, bien que les rabbins eussent encouragé les études de médecine. Pour toutes ces raisons, nombre de chefs religieux pendant la période islamique conseillaient aux Juifs de ne pas considérer la aggadah comme s'il se fût agi de la Torah.

Telle n'avait pas été l'attitude de la plupart des sages talmudiques: "Rabbi Josué ben Levi enseignait: 'Ecriture, Michna, Talmud et aggadah, précisément ce qu'un disciple avancé dans ses études doit enseigner en présence de son maître a déjà été annoncé à Moïse au Sinaï' " (G. Peah 2: 6). Bien entendu, à l'époque, tout le monde ne croyait pas à tous les détails des aggadot. Certaines d'ailleurs se contredisaient et les différentes écoles avaient hérité de traditions différentes à cet égard. Mais les rabbins de l'ère talmudique étaient généralement disposés à estimer les matériaux aggadiques dignes de créance et il n'est guère douteux que l'image conventionnelle de Mosché Rabbenou, homme incomparable, charismatique et divin qu'ils présentaient était très généralement acceptée. La aggadah est faite d'innombrables traditions discrètes, de récits d'incidents particuliers et il n'y a pas de biographie complète de Moïse fondée sur elle. Mais nous pouvons reconsti-

tuer l'aspect sous lequel elle le présente: elle souligne son charisme, ses pouvoirs et ses activités surnaturels, enfin sa science.

Il me semble utile de distinguer rabbinisme et judaïsme. Ce dernier représente une tradition longue et multiforme commencée avec les pharisiens et maintenue jusqu'à aujourd'hui partout où prospère le judaïsme orthodoxe. Il se fonde sur l'autorité d'une double révélation, la Torah Ecrite et Orale. Au cours des siècles, il a su garder la fidélité de communautés très diverses, suivant la hala'ha dans la pratique, mais nettement différentes dans leurs formes institutionnelles et leur attitude envers des problèmes comme le messianisme et la vie religieuse. Le rabbinisme est une modulation particulièrement ancienne du judaïsme rabbinique qui souligne l'autorité du prêtre, en tant qu'homme saint. Le second enseignait que la connaissance de la Torah lui donnait le pouvoir d'organiser la communauté. Il comprenait ce que Dieu voulait.

Le rabbinisme allait nettement plus loin, puisqu'il prétendait que sa connaissance de la Torah Orale le qualifiait pour être une "Torah vivante" et donner un exemple personnel à l'ensemble des fidèles ainsi qu'à ses disciples dans les domaines de la discipline religieuse, des usages et de la morale (à l'époque talmudique, les étudiants quittaient leur foyer pour vivre avec le Maître dans des fraternités ressemblant assez à des communautés monastiques et devaient prendre comme modèle de vie celui qu'ils avaient sans cesse devant les yeux). La connaissance de la Torah Orale incluait celle d'une tradition ésotérique qui lui donnait le pouvoir d'exercer sa "magie". Il

devient cette "Torah vivante" qu'était Moïse d'après Philon et le thaumaturge décrit par Artapan. A tous les siècles, ils fabriquaient des amulettes et récitaient des prières pour les malades, mais le rabbinisme propagea rapidement les idées qui firent du rabbin-homme saint le pivot de la vie religieuse de la communauté. A cet égard, il instaura un état d'esprit très particulier. Mon exemple de cette tendance est l'argument avancé par quelques rabbins babyloniens pour être dispensés de certaines taxes destinées à entretenir les murailles de la ville: ils prétendirent qu'ils étaient déjà invulnérables à toute action ennemie.

La popularité du rabbinisme déclina pendant la seconde moitié du premier millénaire et le judaïsme rabbinique, que nous disons orthodoxe, parvint alors à sa forme classique en éliminant au centre de la tradition le mythe du maître de la Torah en tant que saint homme et en diminuant de façon significative l'autorité de la aggadah. Mais, même alors que le rabbinisme déclinait, pour la plupart des Juifs, Moïse était toujours Mosché Rabbenou, le plus divin des mortels qui avait créé le modèle du rôle pour la première génération de rabbins.

A partir du début du 8^e siècle, en grande partie sous des influences répandues par la poussée agressive de la culture islamique dans le monde habité par les Juifs, les rabbins firent un effort déterminé pour désacraliser les aggadah. Et cela, pour de nombreuses raisons. La personnification de Dieu qui avait semblé irréprochable tant que les communautés juives de Perse et du Moyen-Orient étaient dans l'orbite des traditions possédant des mythes cosmiques complexes et hauts en version

couleurs comme le christianisme byzantin ou le mazdéisme perse sassanide, se mit à paraître presque païenne, vue dans la perspective unitaire de l'Islam.

A la même époque, et peut-être également précipité par l'expansion islamique, un défit majeur fut lancé à l'autorité rabbinique au sein même de la communauté juive. Les Caraites, Juifs sectaires qui s'obstinaient à considérer la Torah Orale comme une invention rabbinique et la rejetaient, trouvèrent dans l'anthropomorphisme et les histoires de miracles ^{qui contenaient} des aggadot des arguments de choix pour leur thèse: selon eux, ces divagations blasphématoires détournaient les Juifs du monothéisme de l'Écriture.

Les pressions dues à ces contestations internes et externes contraignirent les Guéonim, chefs des écoles rabbiniques à Bagdad, vers la fin du 10^e siècle et le début du 11^e, à se saisir officiellement du problème. Ce qu'ils essayèrent de faire, ce fut de désacraliser la aggadah, de lui dénier l'autorité dont la Torah avait si longtemps joui. "Les dits aggadiques ne sont pas comme la tradition authentique, mais bien plutôt chaque sage les a exposés comme ils se présentaient à son esprit, comme pour dire "peut-être", ou "on pourrait dire" et non comme quelque chose de défini; par conséquent nous ne nous faisons pas fond sur eux." (Hai Gaon, Haguigah ou machkin 2: 59).

Théoriquement, la désacralisation de la aggadah évitait aux rabbins d'avoir à défendre ces doctrines embarrassantes, mais elle n'empêcha pas les polémistes musulmans, chrétiens et caraites de citer certaines de ses extravagantes histoires anthropomorphes comme preuves de l'arriération, de la perversio

théologique ou de la duplicité juive. Elle n'arrachait pas non plus l'héritage aggadique des esprits et des coeurs du peuple. Mosché Rabbenou resta Mosche Rabbenou; peu de Juifs savaient où la Torah finissait et où la aggadah commençait.

Il apparaît en effet dans les trois subdivisions de la littérature - Targoum, Talmud et Midrach - destinés à devenir le curriculum fondamental de la formation rabbinique et à le rester tant que l'éducation juive conserva un programme spécial. Targoum signifie "traduction". L'habitude se prit dans la synagogue ancienne de suivre la cantilation publique du passage de la Torah avec une traduction du texte en araméen, ou une paraphrase, ligne par ligne, ou paragraphe par paragraphe. Cette traduction fut appelée Targoum. Rav, un des fondateurs de la tradition talmudique babylonienne, expliquait que la pratique *avait été* instituée par Esdras au 5^e siècle avant notre ère pour indiquer le sens de la Torah à ceux qui ne comprenaient pas l'hébreu, en particulier les femmes et les enfants.

Des études récentes ont fait douter de cette explication. Il semble maintenant que si l'hébreu classique n'était plus parlé ni parfaitement compris dans la Palestine gréco-romaine, une variété populaire était d'un usage courant et à l'époque où apparut le Targoum beaucoup, sinon la plupart des gens incultes auraient suivi une lecture en hébreu plus facilement qu'une paraphrase en araméen. ^{Cette dernière} ~~Maquit~~ apparemment d'une tentative pour reproduire une pratique de la bureaucratie perse qui exigeait la traduction en araméen de tous les documents publics ou privés importants, dans quelque langue qu'ils eussent été écrits. En se conformant à cette exigence, le Targoum proclamait

que le texte de la Torah était important. Il donnait aussi aux rabbins un moyen de s'assurer que la Torah Ecrite était bien comprise comme ils l'interprétaient. Ils avaient parfaitement conscience que le démon et les hérétiques pouvaient eux aussi citer des textes quand ils y trouvaient leur compte. "S'il interprète un texte littéralement, il est un menteur. S'il ajoute au texte, il est un blasphémateur et un diffamateur. Alors qu'entend-on par interprétation ? Notre interprétation autorisée." (b. Kid. 49a).

A la fin de l'époque perse ou au début de l'époque gréco-romaine, diverses traditions du Targoum commencèrent à se développer et l'une d'elles, appelée à tort Targoum^{d'}Onkelos du nom d'un célèbre traducteur-prosélyte du 2^e siècle, Aquila, qui n'avait évidemment rien à y voir, en vint à être acceptée pour l'usage synagogal. C'est une traduction sèche et académique, assez délibérément littérale sauf dans sa détermination à éliminer tous les anthropomorphismes. Des parties de trois Targoumim beaucoup plus vastes ont subsisté, tous d'origine perse: le Pseudo Jonathan ou Targoum Yerouchalmi I, le Targoum Fragmentaire ou Targoum Yerouchalmi II et Neofiti. C'est surtout dans ces trois textes que nous trouvons des éléments aggadiques. Certains indices montrent que les versions qui subsistent de ces traditions ont été composées à l'époque des Gueonim, c'est-à-dire au début du Moyen Age; mais comme c'est généralement le cas pour les matériaux rabbiniques, une grande partie en est beaucoup plus ancienne.

Le terme de Talmud couvre l'ensemble des ^{la "science"} des

anciens rabbins. Il est composé de deux parties distinctes: un noyau de textes, surtout juridiques publiés au 3^e siècle de notre ère en une manière de manuel, la Michnah et une glose (notes, commentaires, citations de cas, décisions des tribunaux, anecdotes historiques) sur des problèmes soulevés par des générations d'érudits et de juristes pendant leurs discussions et leurs études sur la Michnah: c'est la Guemara.

En fin de compte on aboutit à la publication de deux compilations: palestinienne (ou ^{hi} Jérusalemite) comprenant des comptes rendus de discussions menées dans les écoles galiléennes depuis le début du 5^e siècle et babylonienne (la plus connue) regroupant ceux dont le contenu se rapporte aux travaux des académies de Perse sassanide jusqu'au début du 6^e siècle. Les aggadah sont rares dans la Michnah et très nombreuses dans la Guémara.

Le Midrach (d'une racine qui signifie insister sur un point ou examiner à fond) est l'analyse ~~est~~ minutieuse du sens des textes bibliques, vus d'ailleurs sous des angles très divers. Plusieurs recueils de Midrachim parurent au cours des siècles en Palestine; la plupart contiennent des aggadot citées dans le Targoum et le Talmud, ainsi que d'autres qui ne figurèrent pas ailleurs. Le Midrach est un commentaire; les aggadot de ses recueils ont toujours un rapport quelconque avec des textes bibliques pour donner l'impression qu'ils présentent des idées tirées de l'Écriture. En fait, c'était souvent l'inverse, l'introduction inconsciente dans le texte de folklore, de sagesse populaire ou d'aggadot plus connues.

Ni le Targoum, ni le Talmud, ni le Midrach ne présente

une biographie officielle, voire complète, de Moïse. Des éléments qui le concernent sont éparpillés dans tous ces recueils. L'utilité de rédiger une "vie" en forme n'avait apparemment pas été perçue, bien qu'on puisse déceler derrière les divers incidents et citations une histoire généralement connue et acceptée dans ses grandes lignes, une manière de biographie par consensus constituée à partir de matériaux en circulation depuis longtemps. Un sage rapporte la tradition que lui-même ou son école a reçue à propos d'un incident précis. Un autre choisit un événement de cette biographie admise pour illustrer un point de son sermon, en une interprétation particulière d'un texte de la Torah. Un incident de la vie de Mosché Rabbenou, tout comme un incident de la vie d'un rabbin, pouvait fournir un exemple concret de comportement louable, mais l'émulation est bien loin de l'adoration. [Pour comprendre comment le judaïsme des rabbins pouvait faire grand cas des aggadot décrivant Moïse en train d'accomplir des miracles incroyables ou d'agir au Ciel en intercesseur désigné par la cour sans pour autant avoir l'impression que la limite de l'idolâtrie avait été franchie, il est bon de se rappeler que la définition qu'ils donnaient de cette dernière n'exigeait pas le refus de tout être céleste en dehors de Dieu. Le terme qui la désigne en hébreu, avodah zara, signifie littéralement culte bizarre ou inacceptable. Dans l'esprit des sages vivant à l'époque talmudique, démons ou intercesseurs pouvaient fort bien être admis tant que l'adoration se concentrait sur Dieu seul.

Ces préliminaires étant posés, voici les premières scènes dans la vie de Mosché Rabbenou telles que les connaissent les

Juifs de l'époque talmudique et la plupart de ceux qui leur succédèrent pendant les 1500 années suivantes. Jocabed et Amram, ayant rang de Lévites, se remarient. Leur fille, Miriam prophétise que l'enfant à naître sera grand parmi les hommes. Jocabed est vieille, mais Dieu renouvelle sa jeunesse, sa beauté et ses ovaires, si bien qu'elle conçoit. Moïse naît à six mois et demi. Il fallait déclarer toutes les grossesses surveillant chez les Hébreux pour que les enfants mâles puissent être tués immédiatement, mais l'accouchement prématuré donne le temps de préparer la fuite de l'enfant. Quand approche la date normale de la naissance, sa mère le place dans un berceau de roseaux, tandis que Miriam le surveille, non pas qu'elle craigne pour la vie du bébé puisque la grandeur de celui-ci a déjà été prophétisée, mais pour voir comment Dieu va dénouer la situation. Ce n'est pas par hasard si la fille de Pharaon se trouve au bord du fleuve. Dieu l'avait affligée de curieuses démangeaisons et elle en cherchait le soulagement dans l'eau fraîche. Or elles cessent dès qu'elle touche le berceau de Moïse. Celui-ci refuse les nourrices égyptiennes et c'est sa mère qui l'allaite. Comme elle n'est pas femme à perdre son temps, elle enseigne à son fils, entre les tétées, l'histoire et les traditions de son peuple. La chose est possible, grâce à la précocité de l'enfant qui marche et parle à un jour.

Adolescent, il voit la souffrance des esclaves et la colère s'empare de lui devant les brutalités d'un surveillant, mais il n'agit pas inconsidérément. Avant de frapper, il utilise ses dons de voyance pour s'assurer qu'aucun prosélyte ou aucun juste n'est destiné à surgir parmi les descendants de l'Échange qui comprend la révélation de la puissance du Nom

gyptien. Quand il frappe, il débarrasse le monde non seulement d'un vaurien, mais d'un "ne-vaudra-jamais-rien". Les deux Hébreux batailleurs qui menacent de le dénoncer ne sont autres que Dathan et Abirâm, les rebelles bien connus des années dans le désert, des quislings qui se sont enrichis en Egypte en espionnant pour le compte de Pharaon. Moïse est arrêté, emprisonné, et condamné à mort, mais le bourreau ne peut soulever son épée pour exécuter la sentence et dans la confusion qui s'ensuit, le prophète s'enfuit au Sinaï où il vient en aide aux filles du Cheik de l'endroit qui l'emmenèrent dans leur demeure. Mais quand Jéthro apprend que Moïse a été condamné pour le meurtre d'un Egyptien, il redoute la colère de Pharaon si l'on découvre qu'il a hébergé un criminel et il jette son hôte dans un puits. Il y restera dix ans, nourri par Séphorah qui s'est pris d'un grand amour pour lui. Quand il est enfin libéré, il épouse sa bienfaitrice.

Quelques jours après le mariage, alors qu'il déambule dans le jardin du cheik à la recherche d'un endroit pour prier, il tombe sur une baguette de ^{sapin} ~~sapin~~ miraculeuse, plantée dans un arbre et sur laquelle est gravé le Tétragramme, le Nom inexprimable de Dieu. On lui dit que personne n'a pu l'arracher du bois. Il tend la main et la baguette se détache toute seule, celle-là même qu'il utilisera par la suite pour séparer ~~les~~ les eaux et faire jaillir la source du rocher. Quelques temps après, il emmène les troupeaux du cheik sur la montagne de la révélation. Un ange, Zagzaguel l'appelle d'un buisson en flammes, mais frais au toucher. Moïse répond en utilisant les formules généralement réservées au rituel du Temple et après un échange qui comprend la révélation de la puissance du Nom

spécial de Dieu. Celui-ci confie à Moïse la mission de libérer les esclaves. Toujours soucieux des obligations imposées par la famille et l'hospitalité, il demande la permission de Jéthro pour retourner en Egypte. Elle lui est accordée et il se met en route. En chemin, il s'arrête avec les siens dans une auberge où leur sommeil est interrompu par un ange qui essaie de tuer Moïse: son deuxième fils n'a pas encore été circoncis. En fait, la faute incombe à Jéthro qui a interdit le rite. Séphorah, sans perdre un instant, circoncit l'enfant, le sang rachète la faute de Moïse et l'ambassadeur de Dieu parvient en Egypte.

Comment ces histoires ont-elles pris naissance ? La plupart étaient ~~certains~~ ^{sûrement} en circulation depuis longtemps; certaines venaient de l'examen détaillé fait de la Torah par les sages, d'autres des enjolivures imaginées par les conteurs au temps du Second Temple. La Torah était la parole de Dieu. Les Juifs, où qu'ils se trouvaient, tenaient pour assuré qu'elle ne contenait pas d'erreurs. Tout concordait. Rien n'était superflu. Pas d'à peu près, de passages décousus ni de contradictions. D'ailleurs tout ce qui pouvait faire soupçonner le moindre défaut était rapidement gommé, rectifié, si compliqué que pût être ce retissage des éléments de l'histoire. Prenons comme exemple le remariage d'Amram et Jccabed. Rien dans la Torah n'indique qu'ils se soient jamais séparés; alors comment cette idée a-t-elle pu naître ? L'Exode présente ainsi les parents de Moïse: "Or il y avait un homme de la famille de Lévi qui avait épousé une fille de Lévi. Cette femme conçut et enfanta un fils" (Ex. 2: 1-2).

Ce passage semble indiquer que Moïse est le premier-né du couple, mais nous rencontrons presque aussitôt sa soeur qui surveille le berceau flottant sur le Nil. Elle est évidemment plus âgée que le bébé. Donc la cérémonie à laquelle le texte fait allusion devait être un remariage. Pourquoi Amram et Jocabed s'étaient-ils séparés ? Parce qu'ils ne voulaient pas mettre au monde un fils qui serait exposé à une mort immédiate et comme Amram était le chef reconnu de la nation, tous les couples hébreux avaient suivi son exemple et s'étaient séparés. Mais alors pourquoi s'était-il remariés ? Qu'est-ce qui les avait fait changer d'avis ? Leur fille. Miriam avait dit à son père : "Tu es pire que Pharaon. Lui se propose de tuer tous les Hébreux mâles. Toi tu les prives tous de leurs chances de vie dans ce monde et dans l'autre." Soit dit en passant, je me suis mis à lire ce dialogue imaginaire dans lequel la naissance de Moïse apparaît comme une affirmation de vie inconditionnelle avec plus de compréhension après avoir eu connaissance des journaux intimes déchirants de Juifs européens traqués par les Nazis et précisément aux prises avec ce même problème : fallait-il donner le jour à des enfants dans un monde voué à la catastrophe ?

Tout ce chapitre est né d'une seule phrase de la Torah qui consiste en douze mots hébreux. Un commentateur à la fois sérieux et plein d'imagination pouvait encore en tirer davantage. Prise au pied de la lettre, l'expression "une fille de Lévi" indiquerait que Jocabed était la fille d'un des frères venus en Egypte avec Joseph, des siècles auparavant. Si tel était le cas, elle avait dépassé depuis si longtemps l'âge de

concevoir qu'un nouveau miracle était nécessaire. Son rajeunissement devient un "fait" dans l'histoire de Mosché Rabbenou. Le judaïsme refuse l'idée de conception immaculée, mais une conception miraculeuse n'en impose pas moins un rude effort à la crédulité.

D'autres éléments dans la biographie aggadique ancienne de Moïse semblent avoir été empruntés au fond de situations très riches qui faisait partie du répertoire de tous les conteurs. La baguette magique que nul ne peut arracher à l'exception du héros désigné reparaitra en Europe sous la forme d'Excalibur, l'épée du roi Arthur. Il en va de même pour le thème d'un enfant prophétisant le couronnement d'un nouveau-né. Avec le temps, des histoires qui, à l'origine, n'étaient que des embellissements destinés à captiver l'attention ou d'heureuses inspirations pour "chauffer" un auditoire, devinrent des traditions dignes de créance.

Une des histoires les plus populaires dans le folklore moyen-oriental met en scène un sorcier qui informe le roi de la naissance d'un enfant qui menacera son trône. Après quoi il explique la manière d'organiser les recherches pour découvrir ce rival dangereux et l'éliminer. L'intérêt dramatique est centré sur cette enquête, bien que, l'auditoire le sait, le nouveau-né doive échapper et finalement détrôner le roi. Une version de ce conte fut incorporée dans la biographie aggadique de Mosché Rabbenou. Un magicien de la cour apprend à Pharaon l'existence d'un tel enfant et les soupçons se portent aussitôt sur Moïse. Nombreux sont ceux qui, au palais, se rappellent qu'un jour le roi avait mis par jeu la couronne d'Egypte sur

la tête de ce dernier qui l'avait alors saisie et jetée à terre. Répugnant à tuer le fils bien-aimé de sa fille, le souverain décide de le mettre à l'épreuve. Une pierre précieuse et un charbon ardent sont placés devant lui. S'il prend la pierre, ce sera la preuve qu'il a agi par calcul et il sera mis à mort; s'il prend le charbon, il n'est encore qu'un innocent et l'incident pourra être oublié. Dieu guide la main de l'enfant vers le charbon.

L'histoire vient tout droit du trésor bien connu des légendes populaires, mais le détail du charbon ardent est dû à l'ingéniosité de quelque conteur ancien qui se rappela que Moïse avait, dit-on, un défaut d'élocution et se mit en devoir d'expliquer comment ce malheur lui était arrivé. Quand Jocabed vit son fils pour la première fois, elle le déclara beau et sans défaut. Pourtant, lors de son envoi en mission, il protesta et invoque sa parole embarrassée. De toute évidence entre la petite enfance et l'âge adulte, il fallait qu'un accident eût provoqué ce handicap et le charbon ardent expliquait tout: le bébé l'avait mis dans sa bouche. Par la suite, la scène fut agrémentée d'enjolivures diverses. Qui est ce magicien anonyme qui met Pharaon en garde contre l'enfant? La aggadah l'identifie à Balaam, ce prophète gentil qui, selon les Nombres, est engagé par le roi Balak pour maudire Israël. Pourquoi lui?

Il est le seul prophète gentil auquel l'Écriture accorde un don de voyance véritable; or, dans la aggadah, le magicien de la cour dit la vérité. Moïse a bien menacé Pharaon et l'Égypte. Comment ce prophète étranger était-il arrivé à la cour? Nulle part la Torah n'indique qu'il était au service du

roi. Une version rabbinique de la carrière militaire de Moïse en qualité de général des forces expéditionnaires égyptiennes (cf. Chap. II) décrit Balaam comme le magicien chargé des défenses de la capitale nubienne. La ville prise par Moïse, il s'enfuit avec ses deux fils vers le nord et se réfugie à la cour de Pharaon qui fait de lui son premier hiérogammate. Le conteur, tout comme le montreur de marionnettes, préfère les personnages qui suscitent des réactions prévisibles et soulignent ainsi les effets recherchés. Balaam était le titulaire du rôle de prophète dans le camp ennemi. De plus, ni le temps, ni le lieu n'imposent leurs contraintes familières à la aggadah. Dans un monde où le miraculeux et le surnaturel sont les conditions normales de la vie, comment s'étonner que Moïse s'empare d'une épée enchâssée dans le rocher, ou que Balaam s'échappe d'une ville assiégée ? Dans la aggadah, les acteurs jouissent de pouvoirs hors nature.

Dans l'histoire des jeunes années de Mosché Rabbenou, les détails eux-mêmes ont quelque poids thématique. Les démanagements de la princesse sont une petite chose, mais qui souligne la domination providentielle de Dieu sur les événements. Normalement, elle se serait baignée dans la piscine du palais plutôt que dans le Nil. Mais il fallait qu'elle fût au bord du fleuve ce jour-là pour sauver le petit Moïse. Qu'elle eût été guérie en touchant le berceau prouve que les auxiliaires contribuant à la réalisation des plans divins sont bénis et que les bonnes actions reçoivent leur récompense. Que Jocabed eût été l'éducatrice aussi bien que la nourrice explique la colère - incompréhensible autrement - d'un jeune prince égyptien

élevé dans un monde accoutumé à l'esclavage et, en outre, la valeur morale d'une bonne éducation religieuse.

Le don de voyance épargne à Moïse l'odieux d'un assassinat, puisqu'il n'est pas jugé criminel d'ôter la vie d'un malfaiteur endurci, surtout si la société ne perd rien à cette mort. L'intervention de Dathan et Abirâm sous les espèces des deux esclaves hébreux en train de se quereller est un exemple de personnages bibliques reparaissant dans d'autres rôles ^{venant à} ~~occupant~~ leurs personnalités bien établies et connues. La baguette est l'Excalibur fichée dans un tronc d'arbre biblique, mais notez bien que l'arme magique de Moïse est un bâton et non pas une épée. Moïse n'est pas Arthur, mais Merlin. La révélation du Nom secret de Dieu au Buisson Ardent reflète la croyance populaire dans la puissance que donne cette connaissance. La scène de l'auberge exonère Moïse de toute faute dans le retard apporté à la circoncision de son fils en la rejetant sur Jéthro le païen, non sans suggérer - et ce n'est pas un hasard - que la goutte de sang versée ce jour-là est à la base de l'existence stipulée par le hala'ha: une goutte de sang versée lors de la circoncision.

Mosché Rabbenou fait ce que font les saints hommes, c'est-à-dire qu'il vit à l'écart des autres, hors du camp. Il reste célibataire pendant sa carrière publique, jeûne régulièrement et se garde scrupuleusement en état de pureté rituelle. Il possède des connaissances secrètes qu'il enseigne dans le privé au successeur de son choix. Il a le pouvoir de guérir, de protéger et de prévoir l'avenir. Il peut maudire et bénir. Il trace un cercle autour de lui quand il intercède auprès de

Dieu et compose des potions magiques, ramassant les fragments des tables de la Loi qu'il a jetées ~~par~~^à terre dans ~~sa~~^{la} colère ~~qu'il a provoquée~~^{qu'il a provoquée de} ~~la~~^{le} Veau d'Or, ~~et~~ les réduit en poudre fine qu'il mêle à l'eau du camp et par ce procédé identifie les responsables de l'idolâtrie: peu après qu'ils ont bu, une marque révélatrice apparaîtra sur leur front.

Il possède le don de double, et même de triple vue. Quand il gravit le Mont Nébo pour apercevoir la Terre Promise dont l'entrée lui est interdite, il voit, au travers des collines de Judée, les vallées qui s'étendent au-delà, ce qui se passe ce jour-là et tout ce qu'il adviendra pour Israël jusqu'à la fin des temps. Sa présence est celle d'un saint. L'aura qui l'entoure quand il descend du Sinaï ne s'affaiblit pas pendant les quarante années de sa carrière publique. Habillé d'une manière particulière, il se déplace dans le camp en tenant la baguette ~~de~~^{en} cristal ~~de~~ d'une main et les Tables des Enseignements ~~de~~^{en} cristal ~~de~~ de l'autre (Pseudo-Jonathan).

Mosché Rabbenou est doté de pouvoirs surnaturels grâce à la possession de la baguette magique et du Nom secret de Dieu. La Torah présente la première comme une simple houlette de berger que Dieu investit de puissance au Buissin Ardent. Dans la aggadah, c'est un instrument bien connu fait, selon certains, entre le coucher du soleil et la tombée de la nuit à la fin du 6^e jour de la création - période particulièrement mystérieuse et décisive - dans la même matière que le trône de gloire de Dieu, un saphir clair comme le cristal (M. Avot 5: 6). On peut mesurer la différence entre le Moïse de la Bible et celui que se représentait un Juif palestinien du 4^e ou 5^e siècle en pla-

La prononciation correcte du Tétragramme [Y H V H] est confiée

çant Exode 14: 21 en regard de sa paraphrase: Les sept ans

Espace

Texte: Moïse étendit sa main sur la mer et l'Eternel fit reculer la mer toute la nuit, par un vent d'est impétueux...

Targoum: Moïse étendit la main sur la mer tenant le bâton grand et glorieux qui avait été créé à l'origine et sur lequel était gravé en toutes lettres le Nom grand et glorieux ainsi que les dix signes dont il avait frappé les Egyptiens, les trois patriarches et les six mères et les douze tribus de Jacob (Pseudo-Jonathan) ^{Espace} [La connaissance qu'a Moïse des Noms de Dieu lui

permet d'entrer sans encombre au Ciel. Son évocation dans l'ultime bénédiction des tribus (Dt. 33) garantit la réalisation des promesses qu'elle contient. C'est en effet un élément significatif de la Torah secrète dont il dispense et qui transmet à Josué par qui la tradition ésotérique parvient finalement aux rabbins; leur succès comme guérisseurs, faiseurs de pluie et fabricants d'amulettes dépend en effet de la compétence avec laquelle ils font usage des secrets. C'est au moins ce que l'on disait dans les écoles du temps: "Rabbi Juda dit au nom de Rav: "Le Nom en quarante-deux lettres n'est confié qu'à celui qui est pieux, doux, d'âge moyen, de bon caractère, sobre et sans arrogance. Celui qui le connaît ne doit pas l'utiliser à la légère. Il observe les règles de la pureté, est aimé en haut et bien connu en bas, sa crainte repose sur l'humanité et il hérite de ce monde, ainsi que du monde futur" (b. Kid. 71a).

On ne saurait retrouver l'origine de l'onomatomancie juive ni les détails de ses techniques. Ceux qui connaissaient les noms étaient tenus au secret et ce qu'ils savaient, ou croyaient savoir, s'est perdu depuis longtemps. Un rabbin rapporte: "La prononciation correcte du Tétragramme [Y H V H] est confiée

par les sages à leurs disciples une fois tous les sept ans ... Rava songeait à faire un cours sur ce sujet en public; un certain ~~veillard~~ veillard (Élie ?) lui dit le'alam, à garder secret."

La réponse du vieil homme exige un mot d'explication. Quand Dieu eut révélé son Nom à Moïse au Buisson Ardent, Il dit: "Tel est mon nom à jamais (le-olam)" (Ex. 3: 15). Dans le texte, le-olam est mal écrit, sans vav, et sous cette forme il peut se prononcer le-alem, ce qui correspond à l'interprétation du vieil homme: mon Nom sera caché.

Parce que le nom secret de Dieu était gravé sur elle, la baguette avait un certain pouvoir sur les adversaires angéliques aussi bien que sur Pharaon et l'Égypte. Selon une tradition, Mosché Rabbenou l'avait utilisée en guise d'épée contre l'Ange de la Mort et l'avait mis en fuite (Dt. R. 11: 10).

Aucune synagogue n'a jamais eu aucun reliquaire contenant des fragments de la vraie baguette, mais il n'en est pas moins évident qu'elle a été - symboliquement - la réponse du judaïsme aux légendes chrétiennes sur la puissance de la Croix. Il existait plusieurs traditions sur sa destinée. Certains disaient qu'après la mort de Moïse, Dieu l'avait prise et placée dans son palais où elle est toujours témoin de la promesse ^{au prophète} ~~Moïse~~ ^{Moïse}: Israël sera racheté à la fin des temps. Selon d'autres, Moïse la tient comme un sceptre, tandis qu'il sert dans le palais de Dieu. La aggadah imagine Josué investi de la plupart des pouvoirs de Moïse, mais assure que la baguette ne lui a pas été donnée. La mission de Moïse concernait la rédemption ultime, alors que les chefs venus après lui eurent à affronter les problèmes politiques et les questions de survie propres à

leur époque.

Le pouvoir magique de la baguette était une image bien établie et populaire parmi les Juifs hellénistiques. Les rabbins, qui répétaient d'ailleurs certaines de ces légendes, l'associait moins à l'instrument lui-même qu'au Nom de Dieu gravé sur lui. Ils s'intéressaient beaucoup plus à la connaissance qu'avait Moïse de la puissance du Nom, puisqu'ils prétendaient en avoir hérité. Ecrire le nom sur des amulettes prophylactiques et le prononcer dans des bénédictions, voire des malédictions, figurait en effet parmi leurs activités de routine. Certains assuraient même pouvoir créer des animaux grâce à leur connaissance des pouvoirs qu'Il possédait.

La Torah ne donne pas à entendre que Moïse devait garder secret le Nom ~~hébreu~~. Tout au contraire. Il le demande et le reçoit pour dire aux esclaves hébreux Qui l'a envoyé (Ex. 3). La aggadah interprète la scène du Buisson Ardent comme la révélation à Mosché Rabbenou d'un Nom qu'il devait taire, ce qu'il fit, jusqu'à la fin de sa vie, lorsqu'il le transmit à Josué avec des restrictions identiques. Les références aggadiques à l'usage efficace du Nom par Moïse sont innombrables: "Moïse écrit le Nom sur une tablette d'Or pour sortir le cercueil de Joseph du Nil dans lequel il avait été coulé" (Mek. Va-yehi-Intro), "En prononçant le Nom, Moïse frappa de mort le surveillant égyptien" (Lev..R. 32: 4), "Moïse écrivit ce Nom sur le bâton de bois qu'il jeta dans les eaux amères de Mara, ce qui eut pour effet de les rendre douces" (Rachi sur Ex. 15: 25), En prononçant le Nom, Moïse arrêta l'Ange de la Mort venu réclamer son âme.